

## AVANT-PROPOS

Le propos de ce volume n'est pas de refaire le travail accompli par Alexandre Etkind et Martin Miller dans le domaine de la psychanalyse russe ou celui que réalisa en son temps Angiola Massucco Costa pour la psychologie soviétique, mais de montrer quelques aspects moins connus de l'ensemble des « sciences de l'esprit en Russie et Union soviétique » : leur histoire, souvent dramatique, ceux qui l'ont faite, mais aussi leurs représentations littéraires ou cinématographiques. Les débats d'idées qui ont agité la psychologie, par exemple celui portant sur la théorie énergétique que retrace Elena Kokochkina, recréent l'atmosphère intellectuelle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui entoura l'émergence de cette jeune science cherchant ses repères et son autonomie par rapport à la philosophie : les contacts et échanges avec l'Occident sont décisifs pour l'acclimatation de ce courant en Russie. La critique de la philosophie classique par Gustav Chpet, formé en Allemagne à la phénoménologie husserlienne, s'inscrit dans un effort pour fonder, sous le nouveau régime, une psychologie ethnique sauvegardant à la fois l'identité de l'individu et celle du collectif, compris comme *sobornost'* [conciliarité], dans une fidélité à l'une des notions clés de la philosophie religieuse russe : le corps a là une place centrale, alors qu'il sera bientôt censuré dans ses représentations comme dans ses manifestations instinctives et charnelles.

Choisir de montrer « Psyché en tous ses états », c'est aussi convoquer la psychiatrie et donner la parole à des spécialistes de l'histoire de cette discipline en Russie comme les docteurs Michel Gourevitch et Cyrille Koupernik. Si celui-ci fit connaître en France les idées de Philippe Bassine et le destin de Sabina Spilrein, il dénonça aussi l'usage des internements abusifs et participa à la lutte contre la psychiatrie répressive en animant, pendant une quinzaine

d'années, un Comité international. Si cet épisode tristement célèbre de l'histoire de l'URSS apparaît à nos yeux comme révolu, il se reproduit pourtant à l'identique en Chine où les leçons du « grand frère » ont été bien apprises et, à ce titre, il ne doit pas être oublié. Des professionnels comme Victoria Potapova et Pavel Katchalov, interrogés sur les problèmes de la santé mentale en Russie post-soviétique, témoignent du travail considérable entrepris, malgré les difficultés économiques et structurelles, pour redonner à la psychiatrie un visage humain par l'intégration de thérapies plus diversifiées, en particulier d'inspiration analytique. D'autres, comme le docteur Gavrilov, font appel à l'art-thérapie, passée aux oubliettes de l'histoire après avoir connu son heure de gloire dans la période post-révolutionnaire.

De ce discrédit jeté sur la psychiatrie et sur les sciences humaines en général à cause de leur inféodation à l'idéologie marxiste-léniniste souffre également la psychologie soviétique, dont les acquis sont insuffisamment appréciés et mal exploités en France. Pourtant, l'ouvrage d'Alexandre Luria, *Les Fonctions corticales supérieures de l'homme*, est pour Oliver Sacks « la grande œuvre neurologique de notre siècle ». Quant à l'œuvre révolutionnaire de Lev Vygotski, le compagnon de jeunesse de Luria, ce sont les compatriotes de Jean Piaget qui l'ont révélée en France en 1985. Les idées de Vygotski ont connu par contre un grand succès aux États-Unis et au Canada, où elles ont trouvé des applications en remédiation cognitive. C'est après ce détour qu'elles ont commencé à se diffuser en France parmi les spécialistes en sciences de l'éducation. Mais, souligne Ivan Ivić, qui a pu mettre en pratique les idées de Vygotski lorsqu'il fut ministre de l'Éducation de la République de Yougoslavie, le psychologue russe a souffert de ses traductions tronquées qui ont dénaturé sa pensée. On n'a pas encore mesuré l'impact que pourrait avoir sur le système scolaire l'affirmation selon laquelle l'école est le lieu même de la psychologie, car c'est le lieu même des apprentissages et de la genèse des fonctions psychiques. C'est donc par la Serbie que nous retrouvons ici Vygotski. Dans cette collection consacrée à l'interculturalité, il semblait important de souligner les aléas d'une pensée novatrice.

À la naissance de la théorie historico-culturelle de la conscience, qui fut à la base de la psychologie soviétique, présida la psychanalyse, que Vygotski, Luria et Léontiev accueillirent au début de leur carrière comme une méthode scientifique, matérialiste et révolutionnaire complétant le marxisme, une alliée précieuse

dans la lutte contre la religion et la famille bourgeoise : si l'un libère de l'exploitation capitaliste, l'autre libère l'esprit des préjugés.

À ce débat sur la nature et la place de la psychanalyse dans l'édification d'une société nouvelle participa aussi Wilhelm Reich, le théoricien de la *politique sexuelle révolutionnaire* (Sexpol), qui fut le seul psychanalyste viennois à se rendre à Moscou pour y étudier la « vie nouvelle ». Converti au marxisme en 1927, année qui voit à la fois la fin de l'opposition de gauche, la publication du *Freudisme* de Volochinov et l'abandon de l'internationalisme prolétarien, Reich ne remarque pas immédiatement ce que Trotski appelle le « Thermidor au foyer ». Constantin Sinelnikoff éclaire le malentendu qui opposa Reich aux officiels communistes comme à Moshé Wulff, psychanalyste russe exilé à Berlin, et évoque le combat ultérieur de Reich contre l'étouffement de la révolution sexuelle et la trahison du marxisme par la bureaucratie stalinienne.

Si la pensée du « maître de Vienne » trouve à ses débuts un terrain si favorable en Russie, c'est peut-être, nous laisse entendre Jacques Catteau, que là est sa véritable patrie, dans l'œuvre géniale de Dostoïevski d'où Freud l'aurait tirée tout armée, telle Athéna sortant du cerveau de Jupiter. De Freud ou de Dostoïevski, quel est donc le véritable géniteur de la psychanalyse, l'inventeur du complexe d'Œdipe ? Sans doute à la fois les deux frères ennemis, les deux jumeaux, les doubles, Castor et Pollux, ou plutôt, Mozart et Salieri, car dans ce couple, il y a un tâcheron et il y a un génie : le véritable créateur, c'est l'artiste, spéléologue infatigable, téméraire explorateur des gouffres de l'inconscient, décrypteur des arcanes du rêve. Et, imaginant un Dostoïevski lecteur de Freud, c'est à l'auteur des *Frères Karamazov* que Jacques Catteau, dans un vertigineux renversement de perspectives, confie le soin de remettre en cause le matérialisme sexuel et le déterminisme psychique du père de *L'Interprétation des rêves*.

Cependant, les craintes concernant l'avenir de la Russie soviétique évoquées par Freud à la fin de *L'avenir d'une illusion* se réalisent bientôt : le freudisme est éliminé, la psychanalyse entre en clandestinité (*v podpol'e*, comme l'homme du souterrain). Elle chemine pourtant de façon larvée, souterraine, dans les esprits, et apparaît, cryptée, dans les œuvres d'auteurs de l'avant-garde littéraire, comme *Avant le lever du jour* de Mikhaïl Zochtchenko par exemple.

À première vue, cet ouvrage de Zochtchenko, dont la gestation dura dix ans, poursuit un but tout à fait « dans la ligne » : fournir les « clefs du bonheur » permettant à chacun d'acquérir une parfaite santé physique et mentale afin de prendre son destin en main, pour

le plus grand bien de la société. Ce livre « étrange, inclassable », comme le souligne Catherine Depretto, fut pourtant interdit et l'auteur exclu de l'Union des écrivains après le discours de Jdanov déclarant « qu'il ne pouvait y avoir de place dans la littérature soviétique pour des œuvres aussi pourries, vides, vulgaires et sans idéal ». C'est qu'en dehors des thèmes tabous qu'il aborde, tels son passé d'ancien officier tsariste ou sa vie amoureuse trop libre, Zochtchenko y traite de l'auto-analyse et fait largement référence aux conceptions freudiennes, même s'il ne les nomme pas. Et surtout, loin de se rattacher au réalisme socialiste, son récit autobiographique au narrateur problématique évoque plutôt le roman moderne occidental.

C'est sous d'autres masques que la psychanalyse apparaît chez Pilniak qui choisit, à partir de 1933, de renoncer au déchaînement des forces instinctuelles libérées par la révolution. Mais cette violence travaille l'œuvre de l'intérieur et le retour du refoulé se manifeste dans le texte par l'invasion de monstres, loups aux poils hérissés, femmes qui sont les « gigantesques divinités moussues » ou « l'Énorme Bonne-femme au visage tout du lichen des verrues [...] dégoulinant de bave et de morve<sup>1</sup> » et la « femme-araignée » dont la filiation remonte à Dostoïevski. Mais c'est dans *La Falaise de Nijni-Novgorod* que les barrières de la censure volent en éclats lorsque Pilniak choisit de narrer une histoire d'inceste se déroulant dans la province russe. Dans l'analyse d'Anne Coldefy-Faucard, la ville de Nijni, la maison où vivent les héros et la nouvelle tout entière apparaissent comme une version métaphorique de la « seconde topique » de Freud. Ainsi, c'est sous la plume de Pilniak que se dessine une « géographie russe de l'inconscient ».

Quant à Eisenstein, il parcourt le monde et les livres à la recherche de théories capables de l'aider à construire une esthétique nouvelle et de bâtir son cinéma sur une grammaire dont les règles doivent permettre de faire éprouver au spectateur des émotions « programmées » grâce à une organisation adéquate du matériau. D'où son intérêt pour la pensée primitive qui permet de retrouver les structures fondamentales de l'esprit humain, pour la pictographie japonaise ainsi que pour les théories linguistiques de Marr. La japhétologie de Marr apparaît comme un analogon de la psychanalyse en ce qu'elle permet cette descente dans le passé lointain de l'humanité. L'étape berlinoise, riche de rencontres, qu'Oksana Boulgakova nous révèle à partir d'archives pour la plupart inédites,

---

1. Traduction par Anne Coldefy-Faucard.

permet au cinéaste de confronter ses idées à celles des psychologues allemands les plus en vue du temps, comme Kurt Lewin. Si la psychanalyse, qu'il avait découverte très tôt, se camoufle sous des termes pavloviens et, à l'époque stalinienne, disparaît de ses textes, elle aura en tout cas permis à Eisenstein de vérifier sa théorie de l'œuvre d'art, conçue comme l'équilibre de deux forces contraires.

En dehors du roman dostoïevskien, le thème de la folie fut souvent traité par les écrivains russes : *La dame de Pique* de Pouchkine, *Le journal d'un fou* de Gogol, *La petite fleur rouge* de Garchine (que traduisit le docteur Allendy, comme le signale Oksana Boulgakova), *Le démon mesquin* de Fiodor Sologoub, *Le rire rouge* de Léonide Andréév et, bien sûr, plusieurs nouvelles de Tchékhouv, médecin de formation attiré par la psychiatrie : *Le moine noir* et *La salle n° 6*. Analysant *L'homme à l'étui*, Marie Morisseau suggère qu'au lieu d'être l'illustration de la notion de *pochlost*, souvent associée à l'œuvre de l'auteur, cette nouvelle est l'étude clinique extrêmement fine et rigoureuse d'une névrose obsessionnelle, pathologie mise au jour par Freud à peine deux ans plus tôt.

Si la période de liberté anarchique et d'intense expérimentation esthétique qui suit la prise du pouvoir par les bolchéviks permet encore à des personnages hors norme, marginaux ou désaxés, de bénéficier d'un sursis dans les ouvrages d'auteurs tels que Iouri Olécha (*L'envie*) ou même Fiodor Gladkov, l'auteur de *Ciment*, dont les héros à cette date (1924) commettent parfois des viols, la victoire du réalisme socialiste impose le roman de production et le héros positif que Gladkov produit à la chaîne dans son roman de 1932, *Energuïa* : le thème de la maladie mentale disparaît de la littérature officielle. C'est dans le *Maître et Marguerite*, roman achevé en 1940 après douze ans de travail mais dont la première publication, tronquée, n'aura lieu en URSS qu'en 1966, que Mikhaïl Boulgakov présente une vision prophétique de ce que sera bientôt la psychiatrie répressive. Même si la clinique du Professeur Stravinski où sont enfermés le Maître et le poète Bezdomni n'est pas l'Institut Serbski, les procédures employées pour faire avouer au poète sa « folie » sont déjà celles que connaîtront les dissidents. Ce chef-d'œuvre, pourtant, a été écrit par quelqu'un qui n'avait pas connu l'enfer des « psikhouchki » (hôpitaux psychiatrique spéciaux).

Les écrivains qui ont vécu cette expérience, il est important de le souligner, ont laissé des témoignages, des souvenirs comme *La chambre n° 7* de Valéri Tarsis dont parle Vladimir Batchev, ou *Une nouvelle maladie mentale en URSS : l'opposition*, de Vladimir Boukovski, et beaucoup d'autres, mais pas un nouveau *Maître et*

*Marguerite*. Le passage du témoignage à la littérature suppose un travail d'élaboration qui nécessite une durée et peut être mis en parallèle avec le travail sur le trauma : les écrivains russes dissidents sont en fait les « soldats traumatisés » de la lutte contre le pouvoir. C'est seulement maintenant que les survivants sont devenus capables d'une élaboration artistique. De plus, leur qualité de témoin a souvent occulté leur vocation première. C'est pourquoi nous avons voulu donner la parole à deux écrivains de la « jeune génération » des opposants, Vladimir Batchev, créateur du groupe avant-gardiste SMOG et Nicolas Bokov, proche de ce groupe, et qui ont pu revenir sur cette expérience, l'un à Francfort-sur-le-Main, l'autre dans la paisible ville de Poitiers.

Nous avons aussi voulu donner au lecteur la possibilité de « juger sur pièces » en lui proposant en traduction les textes dont il est souvent question dans les différents articles, comme la défense de la théorie freudienne de l'instinct de mort par Luria et Vygotski, les réflexions de celui-ci sur la psychanalyse et l'art, le texte de Véra Schmidt sur le jardin d'enfants psychanalytique. Il y a ainsi des échos et des correspondances entre les différents textes, et, par exemple, le narrateur d'*Amour et Psyché*, s'étonnant qu'il puisse exister des pseudo-hallucinations, peut apprendre dans l'article introductif que c'est à un savant russe, Victor Kandinski, que l'on doit la découverte de ce syndrome.

Ainsi, à notre modeste niveau, nous appliquons ici le concept de « livre sphérique » inventé en 1929 par Eisenstein, pour que le lecteur puisse varier les perspectives et appréhender simultanément des points de vue différents. C'est également dans cet esprit que nous proposons de suivre l'histoire de la psychanalyse au gré des différents termes qui la désignent ou la stigmatisent.

Hélène Menegaldo